

LE RUBAN VAIR

UNE fois il était une veuve qui vivait bien pauvrement avec son petit garçon de douze ans. Comme ils n'avaient pas de quoi gagner leur vie dans leur village, Ti-Jean dit à sa mère :

— Si vous le voulez, ma mère, nous quitterons ce lieu ; nous irons ailleurs tenter notre chance.

La mère consent volontiers, et, un bon matin, ils partent sur la route, tous les deux. Ils entrent dans la forêt et y marchent, marchent, jusqu'à la brunante. En traversant un ruisseau, Ti-Jean aperçoit tout à coup un petit ruban vair suspendu à une branche, mais sans s'y amuser. Quelques pas plus loin, il s'arrête et revient en arrière. Tout en faisant mine d'aller boire, il va décrocher le petit ruban, l'examine et le cache sur lui. À sa grande surprise, il se sent soudain débordant d'une force extraordinaire. Pour s'assurer qu'il ne rêve pas, il met la main à un érable profondément enraciné et l'arrache aussi facilement qu'on arracherait un brin de foin. Sans plus tarder, il rejoint sa mère, qui est plus fatiguée que jamais. Il lui offre de monter sur ses épaules pour voyager plus vite, mais elle refuse, craignant de l'épuiser. Son fils insiste tant qu'à la fin elle accepte. Il part aussitôt en courant, comme s'il n'était chargé que d'un oiseau. Le trajet se fait si promptement qu'en un clin d'œil ils arrivent sur le sommet d'une haute montagne. Ti-Jean y aperçoit une habitation, dépose sa mère à terre et lui demande de l'attendre pendant qu'il ira voir qui y demeure. Il lui dit :

— Vaut mieux que j'aie m'enquérir. Peut-être s'y trouve-t-il des gens méchants et dangereux. S'ils m'accueillent bien, je leur demanderai de nous donner à manger.

Arrivé à la maison, il en fait le tour, mais sans pouvoir trouver la porte. Tout à coup, trois géants apparaissent à une fenêtre. L'un d'eux lui demande :

— Mon petit homme, que cherches-tu ?

— Je cherche la porte.

En disant cela, Ti-Jean lève la tête et aperçoit la poignée de la porte à dix pieds de hauteur. Il dit au géant :

— Ma mère et moi avons faim. Voulez-vous nous donner à manger ?

— Mais où est ta mère ? je ne la vois pas.

— Sur la montagne, à quelques pas d'ici. Si vous me promettez de ne pas lui faire de mal, j'irai la chercher.

— Va, mon jeune homme, nous vous garderons aussi longtemps qu'il vous plaira.

— Ti-Jean retourne vers sa mère et la transporte à toute vitesse sur son dos. En la voyant entrer, les géants lui disent qu'ils ont de la viande en quantité et tout ce qu'il faut pour se nourrir grassement. Heureuse d'être si bien tombée, la mère elle-même prépare un bon souper, qu'ils partagent tous ensemble. Ils passent une nuit reposante et, le lendemain matin, après le déjeuner, les géants disent à Ti-Jean :

— Maintenant, viens avec nous prendre un peu d'exercice.

Ils l'amènent à un hangar, derrière leur maison. Là, suspendue au mur, il y a une meule de cinq cents livres que les géants décrochent tour à tour, déposent sur le plancher et raccrochent au mur.

— Tiens, jeune homme, disent-ils à Ti-Jean, c'est à ton tour d'essayer notre meule.

Ti-Jean tâche de leur faire comprendre que sa petite taille ne lui permet pas de lever un poids aussi lourd. Mais ils insistent tellement que Jean doit consentir à éprouver ses forces. Il monte sur un escabeau pour atteindre la meule. Là, il la prend entre deux doigts, la descend et la dépose sur le plancher, la soulève, remonte l'escabeau et la replace au crochet. Puis il recommence et refait la même chose autant de fois qu'il le veut. Tout étonnés, les géants le regardent, se sentant pris d'un accès de jalousie.

Revenu avec eux à la maison, Ti-Jean prévient sa mère qu'il doit aller faire un petit tour de chasse et il repart seul. Les géants, pendant son absence, s'empressent de demander à sa mère comment il se fait que son petit garçon soit si fort. Elle répond :

— Je n'ai jamais pensé que Ti-Jean fût différent des autres enfants. Je ne lui connais aucun don. Mais peut-être a-t-il trouvé sa force dans la forêt. Là, il m'a portée sur son dos et il n'a pas paru se fatiguer.

— Madame, nous vous le répétons, votre petit garçon est extraordinaire. Il est si fort que nous en avons peur.

Ti-Jean, à ce moment-là, entre avec le gibier qu'il avait tué dans la forêt. Les géants retombent dans le silence, et la mère se met à préparer le souper.

Le lendemain matin, après le déjeuner, les géants invitent encore Ti-Jean à aller avec eux prendre de l'exercice. Ils se rendent à un terrain soigneusement entretenu. Là, sur une plate-forme, brille une boule en or massif. L'aîné

des géants la prend dans sa main, la lance dans les airs et la rattrape de son autre main. Après s'être ainsi amusé pendant quelque temps, il dit à Ti-Jean :

— Cette boule est en or massif ; elle pèse cinq cents livres. Quand on la lance dans le sentier que tu vois en avant, elle frappe un chêne et rebondit à nos pieds.

Ti-Jean, qui avait écouté attentivement, regarde le géant tirer la boule dans le sentier. Elle frappe le chêne et revient rouler jusqu'à ses pieds. Les deux autres géants font de même. S'adressant à Ti-Jean, l'aîné dit :

— À ton tour, jeune homme.

Ti-Jean essaie encore une fois de les convaincre que, vu sa petite taille, il est inutile de tenter une pareille prouesse. Mais ils lui répondent :

— Hier, tu as dit la même chose, et pourtant tu as réussi.

— Puisque vous avez si grande confiance en moi, reprend Ti-Jean, je vais essayer de lancer la boule.

Il la prend dans sa main et, d'un seul coup de pouce, la fait sauter très haut dans l'air. Les géants en sont de plus en plus étonnés. Mais avant de s'exécuter, Ti-Jean s'arrête et leur dit :

— Votre boule est d'une grande valeur. Seulement, si je la lance, vous ne la reverrez plus.

— Lance-la dans la même direction que nous, jeune homme, et nous t'assurons qu'elle nous reviendra.

— Un dernier coup d'œil sur votre boule ! leur crie Ti-Jean, en lançant la boule d'or avec une telle force qu'on l'aurait crue sortie de la bouche d'un canon. Elle frappe le chêne, le traverse, abat tous les arbres sur son passage et fait retentir un bruit de tonnerre. Puis elle ne revient pas.

Épouvantés de cette prouesse et déçus d'avoir perdu leur boule, les géants s'en retournent à grands pas à la maison. Ils arrivent tout excités auprès de la mère du jeune homme et lui racontent les derniers exploits de son fils parti pour la chasse.

— Il est certain, ajoutent-ils, que si jamais il s'élève une querelle entre lui et nous, il nous fera périr de sa main. Aidez-nous, pendant qu'il en est encore temps, à lui enlever la vie. Sinon, nous sommes tous perdus, vous comme nous autres.

— Qu'est-ce que vous me demandez ? Tuer Ti-Jean, moi, sa mère ?

Le plus gros des géants, qui s'était aperçu que la veuve devenait amoureuse de lui, répond :

— Madame, vous vous entendez si bien avec nous qu'en cas de chicane Ti-Jean doutera de votre sincérité envers lui et ne vous épargnera pas plus que

nous. D'ailleurs, il nous a déjà dit que votre présence continue à ses côtés l'empêche de vivre comme il l'entend.

Par ces mensongères paroles il réussit à convaincre la mère. Révoltée contre son fils, elle dit :

— Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour détruire Ti-Jean ?

— Pas loin d'ici, reprend le gros géant, il y a un château habité par trois licornes. Quand Ti-Jean reviendra, faites mine d'être malade et plaignez-vous. Il s'informera de ce qui vous fait souffrir. Vous prétendrez être atteinte d'une grave maladie qui vous conduira à la mort. Il vous demandera quel remède peut vous guérir. Répondez-lui que seul le lait de licorne peut vous sauver la vie, mais qu'on ne peut songer à s'en procurer, parce que c'est une bête féroce, la licorne.

En voyant revenir Ti-Jean, la mère se jette sur son lit et se lamente. Elle crie si fort qu'il entend les plaintes de sa mère, même avant d'entrer. Il arrive à l'épouvante, court à sa chambre et lui demande ce qui la fait souffrir.

— Mon pauvre enfant, lui répond-elle faiblement, je sens que je vais mourir.

— Ma mère, n'y a-t-il pas un remède qui puisse vous guérir ?

— Oui, répond-elle. Il me faudrait une cruche de lait de licorne, mais ces bêtes sont dangereuses.

— Savez-vous, ma mère, où il y a des licornes ?

Un géant, qui est tout près, lui répond que trois licornes habitent un château dans la forêt voisine et qu'elles y dorment quinze minutes, tous les midis.

Comme c'est déjà la fin de la matinée, Ti-Jean part en toute vitesse sur le chemin de ce château. En arrivant, il ouvre la porte et aperçoit les trois licornes qui dorment d'un profond sommeil, la tête appuyée l'une sur l'autre. En les voyant, il les trouve si effrayantes qu'il sort aussitôt pour s'enfuir. Mais, à la réflexion, il se sent lâche de laisser mourir ainsi sa mère quand, en risquant sa vie, il pourrait obtenir le remède qui la guérirait. Il revient donc sur ses pas et pousse la porte à tour de bras. En se rouvrant, elle frappe si fortement le mur qu'elle en ébranle le château de la base à la voûte.

D'un bond, les licornes se lèvent en hurlant :

— Que viens-tu faire ici, ver de terre ? Pourquoi nous réveiller si brusquement ?

— Il faut s'expliquer, reprend Ti-Jean. Ma mère est atteinte d'une maladie qui va la conduire à la mort. Le seul remède pour la ramener à la santé est du lait de licornes. Vous êtes les seules licornes que je connaisse ; je suis donc venu en chercher chez vous. S'il faut pour en obtenir sacrifier ma vie, je le ferai volontiers.

Les licornes regardent avec un air de pitié ce petit malheureux et l'une d'elles dit aux autres :

— Il est trop courageux pour que nous lui ôtions la vie. Laissons-lui prendre un cruchon de notre lait.

Après qu'il eut rempli sa cruche de leur lait, Ti-Jean dit :

— Vous êtes bien bonnes de ne pas me mettre à mort. En retour, suivez-moi et je vous donnerai du bœuf. Il vous laissera plus de profit que ma chair, si vous m'aviez mangé.

Ti-Jean, suivi des licornes, part à la course et arrive à la maison. Il prie les bêtes de l'attendre un moment à la porte et il entre. Courant au lit de sa mère, il lui dit :

— Tenez, buvez sans tarder ce lait de licornes. Il doit vous guérir.

Il retourne à ses licornes, les amène à un hangar où les géants gardent leur bœuf et en donne un quartier à chacune des bêtes. Frappées de sa bonté pour elles et pour sa mère, elles lui disent, avant de le quitter :

— Ti-Jean, si jamais tu as besoin de nous, tu n'auras qu'à dire : « À moi, mes licornes ! » Et nous serons à tes ordres.

Après leur départ, Ti-Jean rentre à la maison, où il n'entend plus aucune plainte.

— Comment allez-vous, ma mère ? lui demande-t-il.

— Mon cher Ti-Jean, grâce à toi, je me sens parfaitement rétablie. Seul ce lait pouvait me guérir, je te l'avais bien dit.

Heureux de l'état de sa mère, Ti-Jean retourne à la chasse. En son absence, les géants, déçus d'avoir échoué dans leur complot, disent à la mère :

— Cette fois, nous avons manqué Ti-Jean, mais ça ne se répétera pas une seconde fois. Puisqu'il est aussi tenace, nous emploierons les grands moyens. Trois autres géants féroces habitent un château, dans la forêt, où ils ont un immense verger. Tombez de nouveau malade et dites à Ti-Jean que seule une douzaine de pommes cultivées par les géants pourraient vous guérir. Votre fils s'empressera d'aller vous les chercher.

Ti-Jean, qui revient de la chasse à ce moment, entend de loin les cris de sa mère qui pleure et se lamente. Il arrive à toute vitesse à la maison et, en entrant, il demande ce qu'elle peut bien avoir.

— Cette fois, j'ai une autre maladie qui sûrement va m'entraîner à la mort, lui répond-elle.

— Vous m'avez dit la même chose l'autre jour, ma mère, et j'ai réussi à vous rétablir. Ne connaissez-vous pas encore un remède qui puisse vous guérir ?

— Oui, répond-elle en sanglotant, mais jamais tu ne pourras me l'apporter.

— Quel est donc ce remède ?

— Une douzaine de pommes cueillies dans le verger de trois géants, dans la montagne. Elles me guériraient aussitôt que je les aurais mangées. Mais il faut y renoncer. Tu ne peux pas aller me les chercher, mon pauvre Ti-Jean.

— Pourquoi pas ?

— On dit que ces géants ont une force sans limite.

— Ma mère, savez-vous comment je puis me rendre à leur verger ?

Elle lui indique le chemin à suivre, d'après les renseignements des géants, et Ti-Jean part à toute vitesse. En arrivant au château des géants, il le voit entouré d'un verger d'une beauté sans pareille. Il monte dans un pommier et cueille douze belles pommes. Puis, le remords le prend de partir ainsi avec le bien d'autrui sans l'en avertir. Il prend une pomme et la lance dans la fenêtre, pour réveiller les géants qui semblent endormis. La porte s'ouvre aussitôt et un des géants, qui sort en colère, s'écrie :

— J'entends un gibier qui casse des pommes. Si je le rejoins, il n'en volera pas d'autres.

— Mon gros géant, tu te trompes, répond Ti-Jean. Ce n'est pas un gibier qui casse tes pommes, c'est moi Ti-Jean. J'en ai jeté une dans le châssis pour te prévenir que je ne veux pas les voler, mais les prendre avec ton consentement.

— Sauve-toi tout de suite, petit ver de terre ! Autrement, je te croque comme un grain de sel.

— Je ne suis pas un ver de terre, mon géant, et tu ne pourrais pas me croquer si facilement que ça.

Dans deux enjambées, le géant arrive au pied de l'arbre, pour attraper le voleur. Mais Ti-Jean saute en bas, saisit le géant par les épaules, l'écrase sur le sol et le tue du coup.

À ce moment, un deuxième géant sort du château.

— Ah ! dit-il, tu as tué mon frère ? C'est moi qui vais régler ton cas maintenant.

Il n'est pas sitôt rendu au pommier que Ti-Jean, dans deux ou trois bourrades, le met à mort à son tour. Le père des géants, entendant les cris, sort à la course. En envisageant ce désastre, il s'écrie :

— Scélérat, tu as tué mes deux fils, mais avec moi tu n'auras pas la même chance.

Les deux hommes forts se rencontrent dans un combat terrible. Ils sont à peu près de puissance égale. À tour de rôle, ils prennent le dessus et, à un moment donné, Ti-Jean pense à ses amies les licornes et s'écrie :

— À moi, mes licornes !



M. Laliberté.

Dans le temps d'y penser, les licornes arrivent, foncent sur le gros géant et le transpercent de leur corne. Le géant, écartelé, tombe sur le terrain, et Ti-Jean remercie les licornes du service qu'elles viennent de lui rendre. Puis, elles s'en retournent à leur château, heureuses d'avoir sauvé la vie à leur ami.

Ti-Jean, victorieux, entre au château des géants pour le visiter. Il passe d'une pièce à l'autre, monte au deuxième étage, ouvre une chambre et, à sa grande surprise, il aperçoit, assise dans un fauteuil, une princesse d'une beauté extraordinaire.

— Jeune homme ! s'écrie-t-elle, comment as-tu fait pour parvenir jusqu'ici ? Sauve-toi tout de suite, parce que c'est la mort qui te guette.

— Pourquoi ? demande-t-il.

— Tu ne sais donc pas que ce château est gardé par trois géants ?

— Par trois géants ? reprend Ti-Jean. Ce ne serait pas, par hasard, les quartiers de gibiers qui sont à terre, devant le château ?

— De quoi me parles-tu ? demande la princesse. Si tu avais rencontré ces géants, tu te serais aperçu que personne ne peut les mettre en quartiers.

— Venez avec moi, belle princesse, et nous verrons.

— Ah ! non, reprend-elle. Si les géants savaient que je sors d'ici avec toi, ils nous mettraient tous les deux à mort.

— Belle princesse, vous êtes en sûreté avec moi. Venez, je vous promets que vous ne courez aucun danger.

Il la prend par la main et la conduit jusqu'à la porte du château. En apercevant les cadavres des trois géants, elle s'écrie :

— Que s'est-il donc passé ?

— Belle princesse, nous nous sommes battus tous les quatre et c'est moi le vainqueur.

En entendant ces paroles, la princesse lui saute au cou, en lui disant :

— Ces géants infâmes me tenaient captive depuis des années. Puisque tu m'as délivrée, je t'appartiens pour toujours. Tu es si jeune que tu ne peux tout de suite m'épouser, mais je t'attendrai un an et un jour. Tu auras tout le loisir de réfléchir. Si tu acceptes notre union et si tu veux devenir l'héritier du château et de ses richesses, tu n'auras qu'à revenir ici. Comme souvenir de notre engagement, voici une bague qui porte mes deux initiales.

— Si je décide de vous épouser, belle princesse, je reviendrai au bout d'un an et un jour. Le château avec toutes ses dépendances reste à vos soins. Vous l'avez mérité autant que moi.

Ti-Jean s'en retourne, son sac de pommes sur l'épaule. En arrivant à la maison, il court auprès de sa mère qui s'empresse de manger les pommes et qui

cesse peu à peu de se plaindre. Peu après, elle se dit parfaitement rétablie. Dans sa joie, Ti-Jean s'amuse et danse avec sa mère, qui en profite pour lui demander la cause de la force surnaturelle qu'il a subitement acquise.

— Ma mère, pourquoi cette question ? N'êtes-vous pas bien avec moi, depuis que nous avons quitté notre village ? Ma force, c'est votre sécurité autant que la mienne.

— Pourquoi, Ti-Jean, te défier de moi comme ça ? Pourquoi me cacher le secret de ta force ? Il est juste que je le connaisse, moi qui t'ai donné la vie.

Ti-Jean ne desserre pas les dents ; mais sa mère insiste si bien qu'à un moment donné, il lui dit :

— Puisque vous voulez tout savoir, eh bien ! voilà. Vous souvenez-vous du petit ruisseau que nous avons remarqué en venant ici ? En le traversant, j'ai vu un petit ruban vair accroché à une branche. Pendant que nous passions tout droit, j'ai regretté de ne l'avoir pas ramassé. Aussi je suis retourné sur mes pas, vous disant que j'allais boire. En saisissant le ruban dans ma main, je me suis senti transformé. J'étais rempli d'une force si extraordinaire que je n'y croyais pas. Pour m'en assurer, j'ai arraché un gros érable rouge aussi facilement que s'il eut été un brin de foin.

— Ti-Jean, je n'y crois rien. Montre-moi ce petit ruban pour que je voie si tu me dis la vérité.

— Ma mère, je ne vous ai jamais menti.

— Tu me fais de la peine, Ti-Jean. Tu ne sembles plus avoir confiance en moi.

— Ma mère, le voici, lui dit-il, en ouvrant ses vêtements et en lui montrant le ruban attaché à sa chemise.

— Comme il est beau ! s'écrie-t-elle. Mais jamais je n'admettrai que ce petit ruban te donne la force que tu possèdes. Pour te croire, il faudrait que tu me le prêtes et que je le fixe à mon corsage.

Ti-Jean refuse, mais sa mère lui reproche tant son manque de confiance qu'il se décide à le lui remettre. La mère l'épingle à sa robe et se sent aussitôt envahie par une force extraordinaire.

— Eh bien ! ma mère, en avez-vous la preuve ?

— Oui, dit-elle.

— Maintenant, rendez-moi mon ruban.

À ces mots, la mère, devenue méchante, attrape Ti-Jean par le cou et, avec ses ciseaux, lui crève les deux yeux. Ouvrant ensuite la porte, elle le lance de toutes ses forces dans les airs.

Ti-Jean plane au-dessus des arbres et du feuillage et va s'abattre en pleine

forêt. Toute la nuit, ses yeux le torturent et lui arrachent des gémissements. Mais la trahison de sa mère est ce qui le fait le plus souffrir. Comme il était retombé près de la mer, il entend tout à coup un bruit de rames dans l'eau, et des chansons répétées d'écho en écho. Des pêcheurs s'en revenaient, le cœur en joie, après une longue absence.

Ti-Jean les entend et se met à crier de toutes ses forces dans l'espoir de recevoir du secours. Une voix lui répond et, dans peu de temps, ces braves gars atteignent le rivage.

Approchant, ils trouvent le jeune aveugle très souffrant. Remplis de pitié pour lui, ils le prennent par la main et l'emmènent avec eux.

Pendant ce temps, la princesse délivrée par Ti-Jean avait fait de son château un hôpital, en reconnaissance du bienfait reçu. Les pêcheurs, qui en avaient entendu parler, s'empressent de conduire le blessé à cet hôpital. Ils le confient aux hospitalières, qui le trouvent dégoûtant : il a les yeux crevés, il est malpropre et ses vêtements sont en haillons. Mais elles lui donnent les premiers soins et lui demandent s'il a faim.

— Oui, répond-il. C'est ce qui me fait le plus souffrir.

Une infirmière lui apporte de la soupe et il se met à la manger.

— Elle n'est pas bonne, cette soupe, lui dit-il.

— Comment, un petit crève-faim comme toi ne trouve pas la soupe bonne ? s'écrie-t-elle.

La princesse, qui n'est pas loin, entend cette conversation et appelle l'infirmière.

— Pourquoi insultez-vous ainsi les malades ? lui dit-elle. Tout le monde ici doit être traité poliment et vous devriez avoir de la tendresse pour ce pauvre petit malheureux qui se plaint.

— Oui, belle princesse ! Mais ce jeune homme, après avoir demandé à manger, repousse la soupe qu'on lui a servie. Il dit qu'elle n'est pas bonne.

— Apportez-moi la soupe qu'il a refusée.

Ti-Jean entend ces paroles pleines de douceur et reconnaît la voix. Il prend aussitôt la bague qu'elle lui avait remise, le jour de leur séparation, la casse en deux entre ses dents et en jette une moitié dans la soupe.

L'infirmière vient chercher l'assiette et l'apporte à sa maîtresse qui prend la cuillère et examine la soupe. En la brassant, elle trouve un petit objet dur au fond de l'assiette. Elle le retire et reconnaît une moitié de la bague qu'elle avait donnée à Ti-Jean.

— Allez laver ce garçon, ordonna la princesse. Habillez-le convenablement et amenez-le-moi ici. Je veux le voir.

La jeune fille exécute les ordres de sa maîtresse et, peu après, elle revient avec le patient.

— Belle princesse, voici notre nouveau malade.

— Très bien, répond la princesse. Laissez-le ici et retournez à votre besogne.

La princesse aussitôt demande à Ti-Jean.

— Mon jeune homme, comment se fait-il que tu aies les yeux crevés ?

— Une fois que je chassais dans la forêt, j'ai été attaqué par un aigle qui m'a percé les yeux. J'ai marché ainsi pendant plusieurs jours. Comme j'étais près de la mer, un matin, j'ai entendu passer un vaisseau et me suis mis à crier de toutes mes forces. Des pêcheurs sont venus à mon aide, et ils m'ont transporté ici.

— Et d'où vient la moitié de bague que j'ai trouvée dans ta soupe ?

— C'est de vos propres mains que je l'ai reçue. Le jour où vous m'avez dit que si je voulais vous épouser vous m'attendriez un an et un jour, vous m'avez donné cette bague.

— Jeune homme, as-tu gardé l'autre moitié de la bague ?

— Certainement, belle princesse, la voici.

La princesse prend les deux parties, les ajuste et y retrouve ses initiales. Elle lève les yeux sur le jeune homme et reconnaît celui qui l'a délivrée, au château des géants.

— Ti-Jean ! s'écrie-t-elle, je suis heureuse de te revoir. Je te dois la vie et je veux devenir ta femme.

Ti-Jean, heureux lui aussi malgré ses souffrances, lui répond :

— J'aimerais bien vous épouser, mais il m'est impossible de vous en imposer le sacrifice.

— Ti-Jean, je serais heureuse de vivre à tes côtés et de panser tes pauvres yeux.

Convaincu de la sincérité de la princesse, Ti-Jean oublie son infirmité et consent à unir sa destinée à celle qui l'aime d'un si grand amour. Ils sont tellement heureux ensemble et la princesse est si dévouée à Ti-Jean qu'en peu de temps il devient beaucoup moins souffrant.

— Ti-Jean, si tu le veux, lui dit-elle un bon matin, nous ferons venir un carrosse et nous irons faire une randonnée dans la forêt. Tu devrais respirer l'air embaumé des bois.

Ti-Jean accepte et ils partent. Ils se promenaient déjà depuis quelque temps quand la princesse aperçoit un caribou se dressant devant eux. L'animal est si effrayé qu'il s'enfuit à toute vitesse, se frappant la tête contre les arbres, comme s'il était aveugle. Puis il disparaît au bas d'une pente, pendant que la

voiture continue dans la même direction. Peu après, le caribou réapparaît, cette fois, marchant sans embarras.

La princesse, tout étonnée, raconte à Ti-Jean ce qui se passe et lui dit qu'elle ne serait pas surprise que le caribou eût recouvré la vue à une fontaine enchantée, dans ce ravin. Elle ordonne au cocher de s'en rapprocher, afin d'y descendre. Là, elle découvre, en effet, une petite fontaine. Elle constate, en l'examinant, que le caribou y était tombé, puis en était ressorti. Elle fait aussitôt descendre Ti-Jean de la voiture, en lui tendant la main, et le conduit dans le ravin.

— Penche-toi sur le bord de cette fontaine, lui dit-elle, et plonge-toi toute la tête dans l'eau.

Ti-Jean suit ce conseil à la lettre, mais il ressent de telles douleurs à ses yeux qu'il relève bien vite la tête.

— De grâce, ne me parlez plus de ce puits ! se lamente-t-il.

— C'est un mal pour un bien, reprend sa femme. Je crois de plus en plus que cette eau est enchantée.

Elle supplie son mari d'être courageux, et il replonge la tête dans la source. Il veut déjà s'en retirer quand la princesse met la main sur son cou et lui enfonce la tête dans l'eau. Elle le tient là jusqu'à ce qu'il soit sur le point de suffoquer. Ti-Jean se relève, en criant :

— Mon Dieu, vous m'avez rendu la vue !

Il est fou de joie, et la princesse, aussi heureuse que lui, l'embrasse en pleurant. Puis ils prennent la route du château, où cet heureux événement est célébré par de grandes démonstrations. Quelques jours plus tard, Ti-Jean dit à sa femme :

— Si tu le veux, j'irai faire un tour de chasse aujourd'hui. J'aimerais bien revoir la forêt.

La princesse s'y oppose en lui rappelant les accidents qu'il a déjà eus dans de telles randonnées. Mais il insiste tellement qu'elle croit elle aussi que cette course lui sera salutaire. Aussitôt éloigné du château, Ti-Jean se dirige à toute vitesse vers la maison des géants où il avait laissé sa mère. Il y arrive à midi, pendant que les géants sont absents et que sa mère dort d'un profond sommeil. Le petit ruban vair est attaché au tablier suspendu à la tête du lit. Ti-Jean approche sur la pointe des pieds et met la main sur le ruban. D'un bond, sa mère se lève pour le lui enlever.

— Restez tranquille, lui dit-il. Vous m'avez trahi une fois, vous ne me trahirez pas deux. Si vous me revoyez avec mes yeux, c'est par miracle que je les ai recouverts. Malgré tout le mal que vous m'avez fait, je ne vous rendrai

pas la pareille. Mais les jours sont comptés pour ceux qui vous ont conseillé de m'enlever la vie.

Pendant que la mère fondait en larmes, le plus gros des géants fait son apparition.

— C'est toi, grosse bête, qui as voulu me faire mourir ?

Ti-Jean avance à sa rencontre, le saisit par le cou et, d'un tour de bras, l'assomme sur le plancher. Les deux autres géants arrivent à leur tour et ont le même sort.

— Tenez, dit-il à sa mère, je vous cède cette maison ; elle vous appartient avec son contenu pour toute votre vie. Je vous dis adieu pour toujours.

De là, Ti-Jean se rend chez ses licornes, pour une dernière visite.

— Mes licornes, leur dit-il en entrant, j'ai détruit les géants et j'ai livré leurs biens à ma mère pour sa vie. Si vous pouvez lui rendre service, j'en serai heureux. Moi, je ne puis plus rien faire pour elle à l'avenir. Après sa mort, vous recevrez son héritage, en reconnaissance de toutes vos bontés pour moi.

Les licornes souhaitent de la chance à Ti-Jean et lui promettent de lui rendre service, ainsi qu'à sa mère, s'ils en ont jamais besoin. Ti-Jean s'empresse de retourner à son château, où l'attend sa femme bien-aimée. Là, il vécut avec elle de nombreuses années dans la joie et dans le bonheur.